

« DES MOTS ÉCORCHÉS VIFS »  
LANGUE ET IDENTITÉ DANS L'ÉCRITURE  
D'ANTONINE MAILLET

MÁRIA MAROSVÁRI

Université de Debrecen  
Département de Langue et Littérature Françaises  
Egyetem tér 1.  
H-4010 Debrecen  
Hongrie  
m\_marosvari@yahoo.com

**Abstract:** The fact that Antonine Maillet was born in Acadia deeply influences her life's work as a writer. In this paper, we will try to demonstrate the linguistic characteristics through which she expresses this identity, on one hand, at a lexical level (archaisms, Acadianisms), and on the other hand, at the level of proverbs. We will also analyse the textual organisation, the coexistence of the different levels of language, the idiolects of the characters in the framework of a given text as well as the epilinguistic dimension of Antonine Maillet's writing.

**Keywords:** Antonine Maillet, Acadia, France, identity, spoken language

La naissance acadienne d'Antonine Maillet fait d'elle une auteure dont l'acadiennité et l'accadiennitude, si nous pouvons oser ces deux néologismes, sont les marques significatives les plus fortes de l'œuvre romanesque. Chercher et retrouver les « acadismes » de toutes sortes apparaît ainsi aussi évident que facile, mais mettre en œuvre ce protocole de recherche s'avère aussi rapidement très intéressant et instructif pour mieux définir l'écriture et le style de la romancière.

Dans le cadre de cette communication nous avons l'intention de relever et souligner quelques particularités de cette écriture acadienne-française en concentrant notre attention sur les questions de langue, sur le rapport des personnages fictifs de ces textes à leur langue, et sur la problématique de la quête d'identité à travers la langue.

Nous nous servons pour cette présentation de trois textes d'Antonine Maillet, dont deux datent du début de la carrière littéraire de la romancière : *La Sagouine* (1971) et *Les Cordes-de-Bois* (1977), le troisième a été publié en 1996, il s'agit du *Chemin Saint-Jacques*.

### *La Sagouine*

Le texte de *La Sagouine* est fragmenté en chapitres ; chacun d'eux constitue un petit récit clairement délimité qui passe en revue les grands moments d'une vie humaine, de l'existence d'une femme illettrée et, à travers elle, les étapes de la vie et du périple d'un peuple, ainsi que les grandes questions existentielles qui hantent éternellement les humains.

*La Sagouine*, texte écrit, joué sous forme d'une pièce de théâtre avec un grand succès, est un spécimen éminent de la parole acadienne, de la langue vernaculaire dans le sens de sa version orale. Il s'agit d'un texte où le code oral constitue le corps même de l'écriture. Effectivement, Antonine Maillet transcrit sur une feuille blanche la façon de parler de ses compatriotes acadiens, comme une dialectologue enquêtant à la manière ancienne, et fixe dans l'écriture toutes les particularités de ce langage, parent proche des patois du «vieux pays».

Pour illustrer cette langue parlée et pour en démontrer les caractéristiques linguistiques, morpho-syntaxiques, phonétiques et autres nous pourrions choisir n'importe quel passage, n'importe quel chapitre, puisque le texte témoigne d'une grande unité linguistique, en fait la protagoniste parle toujours acadien jusqu'aux moindres inflexions de la voix.

Le récit intitulé «Le recensement» répond à sa façon à la question de savoir ce que signifie être acadien, être une minorité au sein d'une autre minorité. Le raisonnement de *La Sagouine*, qui passe par éliminations successives, suit une logique irréfutable et émouvante.

Ta nationalité, qu'ils te demandent. Citoyenneté pis nationalité. C'est mal-aisé à dire...

...Je vivons en Amérique, ben je sons pas des Américains... Nous autres, je vivons au Canada, ça fait que je devons putôt être des Canadjens, ça me r'semble...

...Ben ça se peut pas non plus, parce que les Dysart, pis les Carroll, pis les Jones, c'est pas des gens de notre race, ça, pis ça vit au Canada itou. Si i' sont des Canadjens, je pouvons pas en être, nous autres. Par rapport qu'ils sont des Anglais, pis nous autres, je sons des Français.

...Non, je sons pas tout à fait des Français, je pouvons pas dire ça : les Français, c'est les Français de France... Je sons putôt des Canadjens français... ça se

peut pas non plus, ça. Les canadjens français, c'est du monde qui vit à Québec. Ils les appelont des Canayens, ou ben des Québécois. Ben coument c'est que je pouvons être des québécois si je vivons point à Québec ? Pour l'amour de Djieu, où c'est que nous vivons, nous autres ?

... En Acadie, qu'ils nous avons dit, et je sons des Acadjens. ça fait que j'avons entrepris de répondre à la question de natiounalité comme ça : des Acadjens, que je leur avons dit. Ca, je sons sûrs d'une chouse, c'est que je sons seuls à porter ce nom-là. Ben, ils avont point voulu écrire ce mot-là dans leu liste, les encenseux. Parce qu'ils avont eu pour leu dire que l'Acadie, c'est point un pays, ça, pis un Acadjen c'est point une natiounalité, par rapport que c'est point écrit dans les livres de Jos Graphie.

Eh ! Ben, après ça, je savions pus quoi trouver, et je leur avons dit de nous bailler la natiounalité qi'i' voudriont. Ca fait que je crois qu'ils nous avont placés parmi les Sauvages. (p. 155)<sup>1</sup>

Cette belle démonstration, basée sur des constructions itératives et une sorte de rumination endophasique aboutit à une conclusion résignée :

Ah ! c'est malaisé de faire ta vie quand c'est que t'as pas même un pays à toi, pis que tu peux point noumer ta natiounalité. Parce que tu finis pas pus sauoere quoi c'est que t'es entoute. (p. 155)

On relève aisément dans ce passage de nombreux traits qui signalent la présence d'une parole spécifique, en l'occurrence acadienne :

(1) Construction verbale :

*je sons, j'avons, je devons, je vivons...*

On retrouve là des formes déviantes largement attestées dans la littérature française, dès l'époque classique (Molière) et jusqu'aux romans de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (Martin du Gard), dites typiques du langage paysan.

(2) écriture «phonétique» :

*natiounalité, pis, putôt; Amaricains, coument, Djieu...*

La graphie rend approximativement ici les effets d'une phonétique privilégiant des effets de relâchement articuloire propres aux classes inférieures des sociétés francophones, avec parfois une phonétique «plaisante» : *Jos Graphie*.

<sup>1</sup> A. Maillet : *La Sagouine*. Montréal : Leméac Éditeur, Bibliothèque Nationale de Québec, 1970.

## (3) syntaxe :

*constructions répétitives*, emploi de *déictiques*, et de certaines conjonctions fautives au regard de la norme : *par rapport que c'est, quoi c'est que tu es...* Voire une utilisation de *quoi* percontatif, introduisant une interrogation indirecte.

## (4) vocabulaire :

*bailler, entoute, encenceux...* Le domaine lexical fait apparaître des formes que ne reconnaissent pas les dictionnaires standards mais qui ont pu exister dans des cacographies du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, connotées populaires, ou vieilles. Dans l'annexe qui suit cette publication on notera que les vrais ou « authentiques » mots acadiens comme : *adjermé, amancher, accoutume* etc. sont présents dans le texte<sup>2</sup> en compagnie de déformations phonétiques et d'altérations phonétiques comme : *avri', âbre; borbis*.

Un second fragment du texte, sur lequel nous souhaitons attirer l'attention, évoque l'épisode du « grand dérangement » et établit un rapport entre passé et présent, le sort subi et les espérances de survie pour les Acadiens.

Ouais... j'appartchenons à la race des saint martyrs, Qu'ils nous avont dit, et en apparence que je sons ben chanceux d'aouère été déportés coume ça. Ah' pour être chanceux, ça c'est sûr que j'avons été chanceux. D'abord ils nous avont certifié que quasiment la motché de ceuses-là qu'aviont été embarqués sus les goélettes, s'en avont revenu...

... Ça fait passé deux cents ans et je sons encore en vie. Je continuons à labourer nos champs de ramenelle, pis à pécher nos palourdes, nos huitres, pis nos épelans. Je nous efforçons encore d'attraper les deux boutes pis de ne pas mourir avant d'avoir trépassé...

Ben le petit brin que j'avons, j'arions ben aimé le garder, par exemple. J'arions aimé ça de rester encore queque temps dans nos cabanes pis sus nos terres...

Je comptions y rester encores queques générations sans faire de mal à par-soune. Je viverions point une grouse vie, j'avons jamais été du monde à l'aise, nous autres, ben je pourrions asseger de continuer coume avant... (p. 159)

Dans cette citation on peut retrouver, de nouveau, et en condensé, toutes les marques linguistiques de cette parole vive qu'affectionne Antonine Maillet, dont les formes soulignent l'écart existant entre le monde instruit par l'école

<sup>2</sup> Sur l'emploi et la représentation littéraire des patois dans la littérature française, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, voir J.-Ph. Saint-Gérard : « La langue française dans l'histoire », *Patri-moine littéraire européen. T. II/a : Renaissances nationales et conscience universelle*. Paris & Bruxelles : De Boeck Université, J.-C. Polet, 1832–1885.

et celui des personnes dont l'instruction s'est faite en quelque sorte sur le tas. Les formes de la conjugaison verbale, le vocabulaire acadien évoquant la mer et les travaux des champs, l'emploi ironique, trois fois répété du qualificatif *chanceux*, tous ces signaux connotent une représentation de la langue acadienne et de ses locuteurs oscillant entre la tendre sollicitude et une souriante ironie.

*La Sagouine*, à qui aucune école n'a vraiment appris à bien parler, dispose, comme disait André Bellau, d'une langue non dénaturée, intacte, sans anglicisme, composée de mots «hâriotte», petite branche servant de fouet, dont les dictionnaires d'ancien français signalent la dernière trace dans un texte de 1180, comme «auripiaux» ou «borlicoco», tellement plus savoureux qu'oreillons ou pomme de pin, comme «je pensions» qu'on trouve chez Molière [ndla : *et nombre d'autres auteurs comiques de l'âge classique parodiant les usages paysans*], une langue qui, comme la pièce, échappe par ses racines et sa vigueur «au piège de la mutilation folklorique et du passéisme mystificateur», une langue «terriblement poignante et efficace». (p. 12)

### ***Les Cordes-de-Bois***

Le roman en question raconte la vie des habitants d'un petit village qui se trouve quelque part sur les côtes acadiennes au cours d'un intervalle de temps de quatre générations à peu près et en insistant surtout sur les années vingt et sur la période qui suit la grande crise économique de 1929. L'espace du roman est un espace clos, celui du village qui est d'ailleurs divisé en deux parties : la partie basse qui longe les côtes et s'appelle le Pont, et la partie haute, les *Cordes-de-Bois*. A cette bipolarisation géographique s'ajoute une autre opposition, de type social, selon laquelle les plus vieilles familles, celles dont les origines sont connues, habitent le Pont. Tandis que celles qui sont arrivées plus tard, occupent les *Cordes-de-Bois*.

Le récit des vicissitudes des habitants du petit village se trouve mis en parallèle avec celles du peuple acadien, dont «l'inconscient mémoriel collectif» est mis en parole par le narrateur et fait partie de ce qu'on appelle «la matière d'Acadie».

Cette matière d'Acadie bouillonne depuis l'arrivée des premiers colons, brassant le fictif et le vrai à la manière d'une soupe au devant-de porte qui mélange tous les légumes du potager.

Dans cette matière d'Acadie, il est aisé de prélever quelques fragments du texte présentant un véritable discours sur la langue elle-même, sur certaines particularités de l'usage dont les locuteurs ne sont pas toujours conscients.

Le premier exemple consiste dans la double interdiction que proclame le curé du village à l'encontre d'une simple négation et d'un juron. Cette proscription commence par un très bel acadisme lexical :

Dumeshui, mes bien chers frères, plus de *nenni* dans la bouche sacrée d'un chrétien, vous m'entendez ? plus de *nenni* ni de *tordieu*. (p. 25)<sup>3</sup>

La réaction des fidèles ne tarde pas à être exprimée de diverses manières :

Ce qui enragea les Cordes-de-Bois, ce n'est pas qu'on leur défendait l'usage de leur langue, les défenses du curé ne les avaient jamais touchées à ce point, d'ailleurs personne, sauf Pierre à Tom, n'avait retenu le sens de la pauvre phrase. Les Cordes-de-Bois, comme les gens du Pont, des buttes et des rivières n'avaient entendu ce jour-là que *tordieu*, *tordu* et *roulé* dans la bouche du curé. (p. 25)

Les gens s'accrochent à leurs mots, à leur façon de parler comme à des «bijoux de famille». Et l'on sent qu'il y a là une forme d'attachement affectif très particulier qui conditionne pour une part leur identité. La dimension épilinguistique<sup>4</sup> est ici largement présente et efficiente.

Il est resté aux Mercenaire deux mots, prononcés à l'original, transmis fidèlement depuis 1830 et gardés comme des bijoux de famille : «*nenni*» et «*tordieu*» qu'on jetait à tour de bras à la face des autres sans jamais laisser les autres s'en emparer. C'est pourquoi encore aujourd'hui, dans toutes les terres qui entourent les Cordes-de-Bois, on se garroche des nan-nan, cordjé et torrieu, flirtant le plus possible avec les exclusivités des Mercenaire sans jamais prononcer crûment *tordieu* et *nenni*. (p. 24)

Toutefois, le discours sur la langue apparaît en plusieurs endroits sous forme explicite, par exemple dans l'énumération sous forme de liste des vieux mots du vocabulaire, signe de fierté, et quasi cordon ombilical reliant les générations successives.

Et Ozite me les raconta tous, avec faste, entrain, glouglou dans la gorge, salivant sur chaque mot qu'elle s'en alla chercher loin, au tréfonds de ses entrailles et de ses reins. Des mots que je n'avais pas entendus depuis un siècle ou deux, mais que mon aïeule, puis ma grand-mère, puis ma mère avaient gardés au chaud de leur ventre pour moi : *hairage*, *usance*, *trétous*, *longi*, *amouneter*. . . (p. 47)

En d'autres lieux du texte on peut trouver des réflexions sur la valeur de tel ou tel mot, des estimations en rapport avec la psychologie sociale des

<sup>3</sup> A. Maillet : *Les-Cordes-de-Bois*. Montréal : Leméac Éditeur, Bibliothèque Nationale de Québec, 1994.

<sup>4</sup> Sur cette notion d'*épilinguistique*, voir, par exemple, J.-Ph. Saint-Gérard : «Émois grammaticaux, Frissons lexicaux : vibrations de l'épilinguistique et trémulations métalinguistiques au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle», *L'Information Grammaticale* 82, 1999 : 22.

locuteurs. Un bel exemple est celui qui se construit autour du mot *charivari*, *chavari* sous sa forme acadienne.

Il avait dit chavaris, Pierre à Tom, et j'en avais conclu que les charivaris pas autres choses que les charivaris-sérénades pour forcer la noce à payer la rançon. C'était sous-estimer Pierre à Tom, sous-estimer la langue des côtes qui gaspille et tortille les mots comme la mer le goémon. Le même peuple qui a cent mots pour dire qu'il est content n'en a qu'un pour englober tous les troubles qui se sont déroulés entre la pointe à Jacquot et le quai MacFarlane autour des meilleures années de la crise : des chavaris. C'est peut-être parce que ce mot-là donne aux troubles sortis du quai un goût de fête comme seuls ont les troubles du pays. (p. 172)

*Les Cordes-de-Bois* est aussi un ouvrage exemplaire pour illustrer la progressive disparition des frontières entre ce que l'on appelle le discours du narrateur et le discours rapporté, pour la transmission de la tradition orale avec toute la gamme des particularités de prononciation et de déformations diverses qui peuvent la caractériser.

### *Le Chemin Saint-Jacques*

Il s'agit là du texte le plus autobiographique parmi les trois que nous avons retenus, et nous retrouvons dans ses développements les topiques et motifs, les images et les parures, les plus chers à l'auteure, dont la présence irradie quasiment tous les ouvrages d'Antonine Maillet.

*Le Chemin Saint-Jacques* est dans son œuvre le roman par excellence de la quête d'identité par la langue, par les ancêtres, et propose une description de diverses étapes nécessaires pour remonter l'histoire, pour retracer celle du peuple et celle de la langue, l'histoire vécue par le destin personnel de la protagoniste.

Le texte du roman se divise en deux vastes parties : les 20 premiers chapitres constituent un grand ensemble sous-titré *Radi*, et les 13 suivants forment un second ensemble qui porte le titre de *Radegonde*. La protagoniste est évidemment la même personne, enfant-petite fille dans la première partie, devenue femme-adulte dans la seconde. L'espace réel de l'enfance est positionné quelque part dans les provinces d'Acadie, celui de la deuxième partie devient un espace plus ouvert, d'une part, cette même Acadie, mais aussi, d'autre part, le vieux pays, la France, l'Europe.

Dans cette quête d'identité c'est, une nouvelle fois, la problématique de la langue qui nous retiendra plus particulièrement et dans ce qui suit nous tenterons d'en souligner quelques éléments significatifs.

Pendant la période d'acquisition et d'appropriation de sa langue maternelle, la petite fille se trouve dans la situation bien connue de diglossie, en butte à des conflits entre langues. Pour elle, «ce combat»—la métaphore est forte et évocatrice—s'incarne dans des personnages féminins illustres auxquels elle voudrait s'identifier :

Jeanne d'Arc revue et corrigée, Évangéline traduite en prose. Même dans leur version abrégée, les deux héroïnes, par-delà d'un demi-millénaire, partageaient un ennemi commun, l'Anglais et le partageaient dans la même langue, la langue de Radi. (p. 78)<sup>5</sup>

Un passage émouvant et plaisant est construit sur le jeu d'équivoque entre langue, organe de la bouche et langue, moyen de communication entre les personnes humaines. Tout est là, dans ces quelques lignes : l'importance de la langue, le respect des ancêtres et de leurs mots, celui de la grammaire et du lexique, tout un ensemble d'éléments qui, plus tard, fonctionneront comme éléments constitutifs du futur métier de la petite fille.

Les mots anciens, désuets, perdus, restés en plan sur les bords de la route, ou tranfigurés et méconnaissables.

– Qu'est-ce que t'as dans la gorge ?

Elle n'a rien, je vous jure, même pas des pépins de pomme, rien.

Derrière la gorge, y a le got, le gosier, le gorgoton, le cagouet, la gargamelle, la gargotière. T'as tout ça dans la gorge, tout ça sous la langue.

Radi, pour se montrer à la hauteur, veut rectifier : les mots sont sur la langue, pas dessous. Pauvre enfant ! Et la langue perdue alors ? La vieille langue qui se cache derrière l'autre ?

– Sors la langue.

Elle la sort.

Lève-la !

Elle la lève.

La vieille approche sa loupe de la lulette et donne son verdict : la bouche de Radi est une marmite de mots, ça bouillonne là-dedans, si elle ne met pas bientôt de l'ordre dans sa grammaire et son lexique, la langue va pourrir, lui infecter toute la cavité buccale, le gorgoton, la gargamelle, et jusqu'aux tripes. Rendue là, l'infection atteindra l'âme et ça sera le début de la fin. (p. 79)

Mais la petite fille, à l'âge de 8 ans découvre qu'elle comprend l'anglais. Et cette découverte lui fait voir sa propre langue aussi sous un autre jour.

Elle était entrée dans l'anglais comme l'on pénètre dans les méandres du langage comme dans un labyrinthe, démêlant, débroussaillant, démystifiant la syntaxe et la lexicologie !

<sup>5</sup> A. Maillet : *Le chemin Saint-Jacques*. Montréal : Leméac Éditeur, Bibliothèque Québécoise, 1996.

Puis elle se rend compte que pas seulement l'anglais, mais sa propre langue s'étale comme une cité mystérieuse, voire un univers, avec ses constellations et sa Voie lactée. Les mots de sa langue sont des étoiles, des planètes, des lunes, sa bouche s'apparente à la voûte du ciel, la terre, au centre, s'appelle Radi. Sans mesurer la portée de son geste, elle entoure de ses bras son nouveau cosmos, son coffre au trésor où elle pourra puiser chaque fois qu'elle voudra agrandir la création laissée en plan par un Créateur fainéant. (p. 105)

C'est son entourage, sa famille, ses parents éloignés qui lui font connaître la richesse de sa langue.

La langue des aïeux parsemée de mots rares et anciens... *chacunière, dumeschui, chalit, Écossois*, une langue que Radi entend pour la première fois mais qu'elle a toujours connue parce qu'elle est venue au monde avec. Puis Thaddée l'amène flagosser dans ses eaux en lui dénigeant les mots qu'elle utilise tous les jours sans savoir qu'elle était seule à les connaître.

– Seule avec ton monde.

Eux seuls, les gens de son monde, parlaient des éloèzes, de la poussinière et de la sorcière de vent. Les autres les appelaient des éclairs, les Pléaides...

– Et la sorcière de vent, c'est une tornade.

Radi a honte de parler si mal. Et cependant elle trouve dommage qu'il faille dire tornade au lieu de sorcière de vent. (p. 172)

L'épisode de la rédaction exigée en anglais par son institutrice du Nord révèle d'une part l'attachement très fort de la petite fille à sa langue, mais elle témoigne aussi d'une première prise de conscience de son futur métier.

Je vous fournis déjà le titre : *My Own Funeral*.

Radi s'engotte. Mourir en anglais ? Soudain sa mort l'étouffe. Elle veut raconter ses funérailles dans ses mots, ses propres mots, les premiers à s'être logés sous sa crâne. Et sans prendre le temps d'arrondir les coins de sa phrase :

– La composition, on l'écrit en quelle langue ? qu'elle huche en se dressant sur ses pieds.

– Quelle langue ? Mais la vôtre, la langue de l'école, du pays, la langue de chacune de vos rédactions de lundi matin.

– Mais ma langue est en français. ....

– Vous me remercerez plus tard de vous avoir sauvé d'une langue qui ne pouvait pas vous faire vivre et vous fermait toutes les portes du succès.

Le français, une langue qui ferme les portes ? Radi pense à son père, à Thaddée, à Charlemagne, à *La Dernière Classe* d'Alphonse Daudet.

– Le français est plus vieux que l'anglais. Et plus beau.

...Car si elle épouse la langue des autres, elle risque de perdre la sienne, la langue qui lui a bâti un cerveau avec des fétus de mots, depuis le temps qu'elle logeait dans les entrailles de sa mère, de sa grand-mère, d'une lignée d'aieules dont les racines se perdent au début de la mémoire, du temps qu'on édifiait

la tour de Babel. Elle peut renoncer à tout, elle sait maintenant qu'elle devra apprendre petit à petit à renoncer à presque tout, mais pas à ça. Les mots sont la manière même avec laquelle Radi s'est fabriquée une vie, une vie unique, non interchangeable. Elle n'a pas de vie de rechange et ne saurait donc renoncer à rien de ce qui la constitue essentiellement.

– Radegonde va vous dire comment elle fera sa vie en français.

– J'écrirai en français... J'écrirai des livres. (p. 227)

La petite Radi collecte ainsi, volontairement et avidement, les témoignages de sa langue, de son peuple, de ses ancêtres en langue acadienne de la part des conteuses de la grande famille comme Thaddée, mais surtout ceux de Prudence et de la vieille Lamant. Ces connaissances constituent pour elle un véritable trésor linguistique et sentimental, que l'on pourrait comparer — *mutatis mutandis* — aux trouvailles et préservations dont témoignent en France le *Barzaz Breiz* d'Hersart de la Villemarqué ou le *Trésor du Félibrige* de Mistral.

Je n'ai pas non plus changé de prénom, l'âge m'a tranquillement fait glisser dans mon prénom complet. (p. 258)

La deuxième partie du roman débute par cette phrase dans laquelle Radegonde, la femme adulte entame un véritable pèlerinage vers les sources.

Un pèlerinage commencé le jour où j'ai pris le transatlantique de Québec. (p. 262)

Un voyage vers...

un jardin aussi vaste que la Guyenne, la Gascogne, la Manche, le Poitou, le Limousin, le Périgord et la Saintonge. (p. 267)

Tout naturellement au cours de ce voyage initiatique elle se trouve au coeur de la ville de Paris :

Une bien étrange étoile que je trouvai sous mes pieds, comme si elle venait tout juste de sortir du sol, au plein coeur de Notre-Dame où était inscrit «Le point zéro des routes de France». Je me mis à tourner en rond sur huit branches de l'étoile qui pointaient vers les points cardinaux des Gaules, jouant des talons de manière à parcourir tout l'horizon sans sortir du cercle de pierre, balayant de mes yeux de trois siècles les toits de Paris que personne des miens n'avait revus depuis le grand départ. (p. 284)

A deux pas du Notre-Dame surgit du passé lointain la figure des ancêtres, bâtisseurs de cathédrales :

Trois frères chefs de la guilde des maçons qui en 1250 sculptaient la facade de Notre-Dame et qui ont reçu cette année-là le nom de leur outil, le maillet. (p. 285)

Anthroponymie simpliste, certes, mais parfaitement compréhensible et attestée d'ailleurs par bien d'autres faits du même ordre :

des Maillet, la France en regorge (p. 287)

— déclare le maître de logis à Paris qui s'attend à un accent québécois :

l'accent du Québec s'entend de trois lieues, elle n'est pas du Canada... L'Acadie n'est pas le Québec... c'est comme une autre province, plutôt des provinces, une région qui a sa propre culture, sa langue...

– A l'entendre, j'aurais dit la Bourgogne ou le Berry, conclut l'interlocutrice dans une moue dédaigneuse. (p. 289)

À proximité de ce passage nous pouvons lire une confidence personnelle et émouvante à propos de cette recherche des origines individuelles mais en même temps collectives :

Pouvait-on naître juste à temps ? Je me sentais, au contraire, tellement en retard sur la France, le Québec, sur ma propre Amérique. Peu importe où je posais mes yeux d'Acadienne-tout-juste-sortie-du-bois, j'éprouvais une démanaison aux pieds de chausser les bottes de sept lieues pour enjamber les siècles qui avaient fait l'histoire sans moi. Je craignais à ce rythme de mourir avant mon heure, essoufflée. Telle était la vraie raison de mon départ vers les pays d'origine, je soupçonnais que ma véritable histoire s'enracinait dans plus grand que moi. Que j'étais plus vieille que mon âge. (p. 286)

La liaison obvie qu'établit ici la narratrice entre l'espace et le temps comme paramètres de déploiement de la langue illustre la cruauté du débat intérieur dans lequel elle s'enferme à la recherche de son identité et de son individualité.

Et plus loin, on notera encore un autre fragment de texte dans lequel se lie le vieux pays et l'Acadie, tandis que s'exprime en ces lignes la fièreteté d'écrire en français avec toutes les nuances que représente la version acadienne :

Je m'étais envolée de mon enfance et de mon pays vers cette France qui m'avait fourni les mots, les livres, la mémoire du passé, le goût et la curiosité d'un monde que la littérature seule m'avait révélé. Les livres, tous les livres venaient d'ailleurs. Je n'imaginai même pas voir de mon vivant, imprimé sur du vrai papier dans de vrais volumes reliés, mes noms quotidiens et familiers. Mon village qui faisait la gloire de nos côtes, mes collines, mes forêts, mes ciels étoilés, mes gens pourtant aussi pittoresques et guelards que tous les héros de Balzac ou de Zola, mes rites et saisons, mes travaux et mes jours, ma vie propre ne figurait dans aucun livre. L'école m'avait instruite à même la vie des autres. Je soupçonnais que, si jamais je devais lire mes noms familiers, je devrais les écrire moi-même, d'où le cri spontané arraché à ma gorge de douze ans : Je veux être écrivain, en français ! (p. 294)

Ainsi au fur et à mesure que nous avançons dans la lecture de l'ouvrage, nous retrouvons des témoignages selon lesquels l'écrivaine est consciente

et fière de la richesse de sa langue et de la filiation qui la lie au vieux pays, à la France.

De quel bois, de quels mots. Cent mille mots ! dont une bonne moitié transportée en Acadie sur les goélettes qui reliaient Port-Royal à La Rochelle et Saint-Malo. Des mots d'origine que les Acadiens avaient broutés, croqués, ingurgités tout au long du Moyen Age, conservés contre la putréfaction dans le sel de la mer et les froidures du Nord, emportés en exil, enroulés dans les mouchoirs, gardés enfouis au plus creux des gorges et des reins, comme le dernier trésor qui leur restait, avec la mémoire et la dignité. Au retour de ces voyages, l'Acadie pouvait déployer son mouchoir et y retrouver intacte sa part de cent mille mots qu'elle savait encore, après quatre siècles, rendre dans l'accent.

– Y avait fait si frette, c't hiver-là, que les mots nous geliont dans la goule.  
(p. 339)

Les acadismes donnent là tout son parfum et toute sa saveur à une langue qui demeure une langue importée, préservée artificiellement en Acadie de l'évolution que connaît en France sa branche principale.

Mais cette séduction de la langue originelle est redoublée par la découverte d'une filiation toute personnelle qui s'établit entre l'héroïne et la Pucelle d'Orléans et qui s'appuie entre autres sur une coïncidence de jour d'anniversaire :

Puis un jour, Orléans ! La pucelle d'Orléans figée sur son cheval doré pour l'éternité. Un demi-millénaire avant ma naissance, jour pour jour, en mai 1429, elle avait bouté les Anglais dehors. Jeanne d'Arc affrontait l'ost du roi d'Angleterre pour rendre au roi de France son royaume, et moi, la maitresse du Nord pour obtenir de rédiger en français mes propres funérailles. Je me penchai sur mon âme et... ma plume m'apparut bien dérisoire à côté de son épée ! Bien dérisoires, un crayon aiguisé avec mes dents, un cahier quadrillé, une peur au ventre de perdre les seuls mots rescapés de quatre siècles de naufrage. Des mots écorchés vifs pour ultime garantie sur l'hypothèque. Tu comprends ça, Jeanne d'Arc ? (p. 344)

Il se crée par là dans le personnage de Radi une sorte de légitimité intime et interne à rechercher l'origine de la parole, le cri primal en quelque sorte des premiers locuteurs venus s'établir sur les terres acadiennes, qui résonne encore lointainement à ses oreilles.

Ce sentiment épilinguistique d'amour de la langue, tel que Roland Barthes a pu jadis le décrire, fait tout le prix du *Chemin Saint-Jacques*. D'une auteure telle qu'Antonine Maillet on ne négligera pas le sens symbolique du titre même de ce roman. En effet, si le personnage acadien qui vient à Paris effectue un parcours d'Ouest en Est, et retrouve à l'ombre de Notre-Dame une partie du sens perdu de ses origines, l'intitulé du roman, rapporté à l'épisode parisien, laisse lire sous *chemin* le nom de la rue Saint-Jacques. Cette

rue, qui, précisément, traverse Paris du Nord au Sud, passant par la Porte Saint-Martin, Notre-Dame, les bords de Seine, le quartier Latin, la barrière d'Enfer, et qui permet aux pèlerins de s'engager sur la voie de Compostelle et de la découverte d'une origine rédemptrice. Les quatre points cardinaux de ces itinéraires croisés quadrillent ainsi symboliquement l'espace dans lequel se déploie le langage dont Antonine Maillet, en quête d'identité, a voulu faire au fond le protagoniste principal de ses romans et le moteur essentiel de son écriture.

J'espère avoir pu illustrer par ces quelques fragments de texte et mes propres réflexions ajoutées, la force, la beauté et la richesse de cette écriture mailletienne ainsi que l'attachement infrangible de l'auteure à l'héritage culturel, affectif et sentimental véhiculé par la langue française dans sa version acadienne.